

Eulalie

Claude Marchand

Numéro 57, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchand, C. (2001). Eulalie. *Brèves littéraires*, (57), 55–58.

CLAUDE MARCHAND

Eulalie

La malchance noire m'a encore rattrapé. Malgré la douleur qui m'ordonne de lâcher prise, je m'agrippe de toute mes forces à une saillie du rocher. Dans une étreinte forcée, la peau de mon ventre s'écorche contre les parois rugueuses et humides de la falaise.

Mon pied trouve enfin un point d'appui. En équilibre précaire, je réussis à me déplacer vers la gauche où j'entrevois une descente moins pénible. Quelques efforts supplémentaires, et mon autre pied se retrouve au même niveau. Mais pour combien de temps ? Le prochain pas, si petit soit-il, peut me précipiter dans le gouffre infernal pour l'éternité. Ma main droite effleure la paroi rocheuse et j'avance à tâtons dans une obscurité totale, plus ténébreuse que la noirceur elle-même.

Je heurte une pierre et crois vivre les dernières secondes de ma vie. Au même moment, une lumière blafarde s'allume devant moi. Pourvu qu'elle ne s'éteigne pas ! Mes yeux peuvent enfin apprivoiser les lieux. Je me dirige prudemment vers cette guerrière des ombres. Elle repose sur la tête d'un lampadaire qui a poussé à quelques pas du précipice. L'éclairage dévoile une corniche ovale qui se perd dans les ténèbres, une centaine de mètres plus loin.

Le bruit de ma démarche hésitante martèle le silence. Angoissé, je jette un regard furtif en arrière, juste à temps pour voir mon ombre étirée perdre la tête dans le trou noir. Un cri sauvage me glace d'effroi en même temps qu'une aile immense érafle la corniche. Le bord de l'abîme est envahi par une horde de spectres grotesques qui dansent dans leurs bouffées de brume. De l'autre côté, la falaise escarpée dévoile un jeu d'ombres et de lumières où se profilent des visages grimaçants et des corps hideux, gardiens effrayants de mon abominable prison.

Blotti enfin contre le lampadaire, j'écoute mon murmure intérieur combattre le cri affolé qui cherche à sortir de ma gorge. Mon regard apeuré essaie d'ama-douer la partie obscure de la corniche par où je pourrais peut-être m'évader de cette antichambre de la mort. Je fixe désespérément la lisière des ténèbres qui me lancent un insondable défi.

Deux sphères jaunes parallèles s'allument soudainement. Elles clignotent sans vaincre l'obscurité. Autour d'elles, un vent saccadé charrie des embruns mêlés de poussière. Le sol tremble au rythme de ces étranges lumières qui s'avancent implacablement vers moi.

Prisonnier entre la falaise imprenable et le ravin ténébreux, je me dissimule derrière le lampadaire trop étroit, animé du désir fou de me fondre en lui. Terrorisé, je me résigne à un destin tragique.

Les points lumineux disparaissent dans le ciel opaque, mais j'entends toujours le bruit sourd des pas lourds qui s'approchent. Deux gigantesques pattes

palmées émergent à l'orée de la lumière. À mon grand soulagement, elle s'arrêtent net. Un râlement trouble l'air en dégageant une curieuse odeur de poisson. Pendant d'interminables secondes, rien ne se passe. Mon espoir échafaude les scénarios les plus optimistes. L'énorme bête ne me voit pas ; mieux, elle me regarde attentivement, mais je ne l'intéresse pas : je suis trop petit et maigre. Ce n'est pas moi qu'elle vient dévorer. D'ailleurs, elle est herbivore !

Mon répit n'a pas vécu longtemps. Une tête colossale, comme celle d'une baleine, atterrit lentement en écrasant mes illusions. Juste devant moi, une gueule énorme emplit la corniche. Elle reste fermée, du moins pour l'instant. Des crevasses sillonnent la peau autour de la commissures des lèvres qui s'étalent en demi-lune vers le ciel. Puis les babines s'écartent, découvrant deux rangées de dents très blanches, semblables aux dentiers de mon oncle Roger. Le monstre m'adresse un sourire à la fois étrange et narquois. L'orifice monumental s'ouvre lentement et une épaisse langue rose se déroule jusqu'à mes pieds.

Ma peur disparaît vite dans les ténèbres profondes. Je reconnais cette monstrueuse Eulalie qui vient souvent me chercher dans mes rêves noirs. Avec confiance, je grimpe sur ce tapis mou et j'entre en titubant dans la caverne de chair qui se referme derrière moi. Des jets tièdes m'aspergent copieusement. Je sombre dans l'inconscience.

* * *

Je ne sais pas pourquoi cette bête éprouvait si souvent le besoin d'avaler un enfant de cinq ans.

Chaque fois que l'horrible et sympathique Eulalie m'engloutissait, elle mouillait mon lit. Pourtant, c'était toujours moi que ma mère accusait d'incontinence!